

avoir, il lui faut, en outre de sa langue maternelle, apprendre au moins une langue étrangère.

L'acquisition de l'une des langues étrangères ne le met en rapport qu'avec ceux parlant cette langue même, ne lui donne accès qu'à la littérature nationale de ceux parlant cet idiome; l'acquisition de la langue internationale le mettrait en rapport non-seulement avec cette nation dont il se propose d'apprendre le langage, mais encore avec toutes les autres. Le gain serait évident.

Mais... et c'est là où les difficultés commencent.

Tout le monde est bien d'accord sur l'a propos de l'adoption d'une langue internationale. On admet partout les immenses avantages, les services inappréciables que rendrait à tous et à chacun l'adoption d'une langue internationale, mais, laquelle adopter? Voilà, laquelle? Nous sommes ici en présence d'un grand nombre de suggestions.

Le Grec. — Les hellénistes soumettent que tous les hommes d'instruction supérieure savent le grec; qu'en adoptant cette langue, comme langue intermédiaire, on aurait l'avantage d'une littérature relativement riche; que le grec a une valeur linguistique supérieure à celle du latin; que le fait que le grec est une langue morte, au lieu de nuire à son adoption devrait être au contraire invoqué, vu sa neutralité. On n'est jamais plus neutre que lorsque l'on est mort.

Le Latin. — Les latinistes prétendent qu'il y a un plus grand nombre de personnes sachant le latin que le grec; que malgré l'infériorité du latin sur ce dernier, le latin n'en est pas moins une belle langue, ayant fourni aux idiomes nationaux la plupart des racines dont ils sont formés; que presque tous les lettrés d'Europe sont des latinistes, et qu'il suffirait de vulgariser l'étude de cette langue pour résoudre ce problème de la langue internationale.

L'islien. — M. Isly prétend que le plus vieux latin, le moins vieux, et même le moderne sont bien trop difficiles, trop remplis d'exceptions et de déclinaisons inutiles, et il présente un quatrième latin qui, suivant lui, pourvu que l'on sache bien déjà l'un des latins précités, pourrait fournir la solution tant désirée du problème.

Les nationaux. — Les allemands suggèrent l'adoption de l'allemand. C'est, disent-ils la langue dans laquelle on trouve la plus riche bibliothèque scientifique, surtout pour les sciences positives, les seules qui aient quelque valeur aujourd'hui. L'Allemagne occupe, géographiquement, le centre de l'Europe, et si tout le monde apprenait notre langue, la plus riche de toutes les langues nationales, la question de l'idiome secondaire serait réglée à tout jamais. Naturellement, les anglais, ne l'entendent pas ainsi et soutiennent que leur langue ne le cède en rien à l'idiome germanique, que son parler est même plus doux et plus facile et que l'anglais étant la langue parlée par le plus grand nombre, doit l'emporter sur toutes les autres; — donc, que tout le monde apprenne l'anglais, et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les français ne trouvent pas ces prétentions germaniques et anglaises tout à fait de leur goût et prétendent que vu la concision du français, vu qu'il est déjà admis par plusieurs nations comme langue diplomatique, il a un droit acquis au titre de langue internationale; que, d'ailleurs, il faut encore plus s'occuper de la qualité de ceux qui parlent une langue que de leur quantité, sinon, il faudrait parler chinois; Apprenons le français, disent les français, ce sera bien mieux. Et les espagnols prêchent l'adoption de leur idiome; les italiens crient: vive la langue italienne, la plus poétique de toutes. En un mot l'on s'entend à